

Rencontre

Oona Doherty : Belfast et furieuse

Très soutenue en France, la jeune chorégraphe d'Irlande du Nord fascine par sa manière rageuse et pop d'incarner les corps des laissés-pour-compte de son pays. Trois de ses pièces sont à découvrir à la Biennale de la danse du Val-de-Marne.



Née à Londres, Oona Doherty vit à Belfast depuis l'âge de 10 ans. (Photo Luca Truffarelli)

par [Ève Beauvallet](#)

publié le 21 mars 2019 à 17h08

Ce sont de futures raretés : trop récentes pour être «de collection», mais trop vieilles pour rester «d'occasion». L'industrie automobile appelle ces voitures hits des années 80-90 les «*youngtimers*» («jeunes anciennes»). Elles vont comme un gant à Oona Doherty. Peut-être parce que la jeune Irlandaise est née à Londres à la même époque (elle a 33 ans), ou parce qu'en entrant en scène, elle nous propulse illico, par son look, son gabarit, son maintien, sa gouaille, dans l'imaginaire des banlieues populaires occidentales fin de siècle, avec cette atmosphère de trous de boulettes sur la banquette arrière et remix dance d'East 17. C'est une *youngtimer* qui sert de décor à l'ouverture de son percutant solo *Hope Hunt* (2015) : la plupart du temps une vieille Fiat 500 quand Oona Doherty danse en Italie, une Polo défoncée quand elle est programmée en Allemagne, ou une Citroën Xsara, cette fois en France, un modèle trop récent et pas assez cradingue à son goût - que n'a-t-elle trouvé une bonne Peugeot 205 GTI ? - si bien qu'elle en a viré les jantes et recouvert de ruban adhésif une des vitres pour les représentations franciliennes. Le week-end dernier à Paris, la Citroën débarquait en trombe sur le parking du centre Pompidou, éjectait du siège Oona Doherty et la propulsait au sol, aux pieds des spectateurs, avec la brutalité d'un rot de bière. Merveilleuse façon de faire les présentations.

Ange en plein trip

En France, auprès du «grand public», la jeune chorégraphe d'Irlande du Nord en est à devoir se présenter, en effet - l'occasion lui est enfin donnée de le faire dans les formes (avec trois de ses pièces visibles en Ile-de-France ces jours-ci). Mais dans le petit monde de la danse contemporaine, voilà déjà quelques années, notamment depuis son passage aux Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis, que l'on vante partout sa manière nerveuse d'incorporer la physicalité particulière des jeunes prolos des rues, de mixer icono christique et ancrage social *white trash*, de compiler dans son corps de teenager les postures virilistes des petits frappes italiennes ou les invectives poissardes des *chav* (cousines britanniques des cagoles) de Grande-Bretagne. Oona Doherty, en une apparition, a imprimé sur la scène européenne une image qu'on n'oublie pas : elle sur le plateau, cheveux blonds plaqués en arrière au gel, une main dans le caleçon du jogging, l'autre en l'air pour scander des insultes au son du *Miserere Mei, Deus* d'Allegri. Avec son lyrisme cinégénique, ses révérences tendres au kitsch pompier, sa façon d'esquisser des personnages réalistes qui s'évaporent aussitôt, elle rappelle les belles heures des danseurs de DV8 Physical Theater dans les années 90-2000, avec leur danse-théâtre pop enracinée dans le contexte sociopolitique des banlieues anglaises. Comme eux sans doute, elle a le talent d'observer les corps des *lower class* et de les régurgiter sur scène.



Paris, FR / 15 mars 2019 Générale du spectacle de danse 'HOPE HUNT (and the ascension into Lazarus) mise en scène et jouée par Oana Dohery' au centre George Pompidou.

«Hope Hunt», dans le parking du centre Pompidou, le week-end dernier. Photo Florian Thévenard

Et c'est encore plus frappant ici, face à nous en interview dans le café du centre Pompidou à Paris, lorsqu'elle interrompt soudainement sa phrase pour flotter sur sa chaise comme un ange en plein trip. Ça dure quelques secondes avant qu'elle ne commente : «*A Dublin, dans certains quartiers où l'héroïne fait des ravages, t'en as plein, des mecs qui ressemblent à ça, en pleine défonce, on dirait presque du butô [danse japonaise née après la Seconde Guerre mondiale, ndlr]*», raconte-t-elle en retrouvant la seconde d'après sa posture naturelle - une pose qui semble inventée pour elle : jambes écartées dans son jogging, sourire en biais de déconneuse, grandes créoles en toc. «*Il ne s'agit pas de prendre les gestes des drogués ou des SDF et de les imiter sur scène. Vraiment, je veux pas faire ça.*» Et elle laisse un temps ici, comme pour tuer tout malentendu : il n'est pas question de gonfler sa *street cred* en capitalisant sur les misérables. «*Je parlerais plus d'empathie corporelle. Ce sont des corps qui sortent en flash avec leur joie et leur douleur, comme une réminiscence, lorsque je danse.*»

Pubs, mode et séries SF

A-t-elle grandi elle-même dans ces milieux populaires ? Oui. Non. Pas vraiment. Elle est arrivée à Belfast à 10 ans, avec son frère, aujourd'hui policier et mormon, et sa mère, experte-comptable adepte de yoga - «*elle nous a très tôt initiés à ça et aux médecines alternatives.*» A nos confrères de la revue *Mouvements*, elle expliquait avoir été renvoyée du Conservatoire de danse de Londres, où elle était partie étudier à 18 ans, en raison de problèmes de drogues récurrents, avant d'entrer dans la (bien nommée) compagnie néerlandaise T.r.a.s.h. - et de la quitter quelques années après, épuisée de danser inlassablement les prostituées hystéro en bas résille. Aujourd'hui, elle vit dans une banlieue

cossue à 20 km au nord-est de Belfast, au bord de la mer, à Bangor. Elle sort peu en club, sauf dans les fêtes de son ami, le DJ et compositeur David Holmes (connu pour ses propres albums ou les bandes originales des films *Ocean's Eleven* ou *Hunger*), natif de Belfast. Elle est très attentive à la pub, s'intéresse à la mode, pratique le *bingewatching* de séries de SF et commence toujours ses pièces par des collages d'images. Des sortes de *mood board*, ces planches d'inspiration qu'elle expose parfois.

Dans le civil aussi, Oona Doherty semble être un curieux mélange : des élans célestes et ésotériques lorsqu'elle explique le lien entre l'anus, le périnée, la lave et la terre pour parler de sa nouvelle création, *Lady Magma* (on y reviendra). Et une familiarité façon bon pote à mille lieues de l'afféterie. Elle dit que ça lui a joué des tours, sa franchise, il y a peu. On lui demandait si elle appréhendait les inévitables questions sur le Brexit et sur le vote de ses concitoyens en sa défaveur : «*J'ai essayé de répondre récemment avec le plus de sincérité possible à une journaliste radio et j'ai eu l'impression qu'elle me le faisait payer, en m'embarrassant.*» Oona Doherty n'a jamais voté. «*Par paresse, uniquement par paresse, je ne pensais qu'à mes trucs et à la danse. J'ai attendu le Brexit pour réaliser ça, parce que c'est la première fois que ça va vraiment affecter ma vie. Il n'y a plus de danse professionnelle en Irlande, toutes les écoles de danse ferment ; après le Brexit, ce sera juste impossible.*» Pour elle, en pleine ascension sur la scène internationale (elle part bientôt danser *Hope Hunt* en Asie), ça ira peut-être. «*Mais pour la plupart de mes amis danseurs et chorégraphes qui ont la trentaine, ils n'ont plus qu'à trouver un autre job. C'est un milieu en train de mourir.*» Elle aime transmettre, donner des ateliers. Son rêve - «*mais qui n'en rêverait pas ?*» - serait d'ouvrir une école, un théâtre, près de chez elle. Et l'on sent puissamment, soudain, l'attachement à ce «chez elle» et à la culture et aux signes de reconnaissance de ceux qui composent le tableau.

Colère féminine

Hope Hunt, par exemple, est né après une série d'ateliers dans un centre de détention pour mineurs à Belfast. Elle aimait les observer jouer au foot. Sur le plateau, elle retrouve leur énergie, qu'elle mixe avec un zeste de danse celtique et des bribes de *la Haine* de Mathieu Kassovitz. Sa création suivante, en 2017, *Hard to Be Soft- a Belfast Prayer* («difficile de rester calme», un titre-manifeste pour l'ensemble de ses pièces, croirait-on), dont la BO fut composée par David Holmes, est un quadriptyque conçu comme un hommage à la ville. Il montre des corps que la danse aime trop peu, comme dans la troisième «prière» où deux masses bedonnantes s'affrontent torse nu sans que l'on puisse dissocier s'ils s'enlacent ou se repoussent - allégorie des deux Irlandes, ou des relations entre les pères et les fils. Dans chaque endroit où la pièce est programmée, elle recrée la deuxième «prière», *Sugar Army*, avec des adolescentes du coin, de 10 à 18 ans, qui pratiquent le hip-hop. Un tableau pour lequel elle dit avoir gardé en tête ces filles-mères aux ongles strassés qui zonent avec leurs chariots dans ce pays où l'avortement est toujours illégal. «*Je leur montre chaque fois un documentaire sur la façon dont les femmes sont utilisées dans la pub et les médias. Je leur montre aussi le haka maori. On en discute et on invente ensemble une danse de combat.*»

Il y aura aussi de ça dans sa nouvelle création, *Lady Magma* : la hargne des bandes de filles, mais ancrée cette fois dans la culture visuelle et musicale des *seventies*. «*Parce que c'est la première vague du féminisme, que le sens de la sororité était très fort à cette époque.*» Pour son collage préparatoire, elle a mixé du Iggy Pop, les costumes de Grace Jones, les tapis psyché orange et marron «*un peu comme les moquettes de Shining, mais en moins masculin*», les albums de Funkadelic et ces magazines dans lesquels on trouvait en BD des tutos enseignant aux femmes les bonnes manières de se comporter. Il y aura la volupté des James Bond girls, mais pour mieux explorer un autre état de la colère. Une colère qu'elle qualifie de «féminine», déversée sur le plateau avec une texture de lave : «*La lenteur et la chaleur de la lave, la façon dont le magma se déverse et se répand, pour moi c'est la même énergie que la colère qui sort après avoir été trop longtemps contenue. Les mères ont souvent ça en elles.*» Et elle mime, avant de partir, l'action de son périnée et de son anus en train d'être aspirés par son diaphragme : «*Vous voyez le genre de qualité ? Comme de la lave.*»